

ASSOCIATION
NATURISTE
PHOCÉENNE



BULLETIN CULTUREL n°24

SOUVENIRS DU MAQUIS

Oxent Miesseroff nous livre ses souvenirs en vrac ce qui, mieux qu'une étude normalisée, rend compte de l'ambiance du maquis, du travail quelque peu aveugle du guérillero, entre obéissance aux ordres et improvisation nécessaire. Il voulait rétablir la vérité sans chercher à se glorifier de combats. Il voulait aussi écrire sa philosophie de pessimiste joyeux. Mais il ne renie pas ses compagnons de combat et dit bien quel fut le rôle important du maquis, ce grain de sable indispensable.



Le lendemain de cette première bataille, chacun de nous fêtait la victoire sur lui-même, car qu'est-ce qu'un héros sinon celui qui sait serrer ses fesses mieux que les autres ? L'embuscade aurait fait trente-sept morts. Ce chiffre est probablement exact. Il n'y a pas d'inconvénient à l'augmenter un peu mais il faut se souvenir que, quand la mortalité des troupes allemandes dépasse cent pour cent, le lecteur commence à tiquer.

Après la Libération le bruit de la fusillade a été remplacé par un bruit encore plus grand : celui de l'opérette, de la grosse farce et de l'imposture qui enveloppa les faits de la Résistance... Si tu nous laisses tomber, que deviendra notre épopée ?

ISBN 2-9523819-2-5 11€



ÉGRÉGORES ÉDITIONS



Au maquis de Barrême

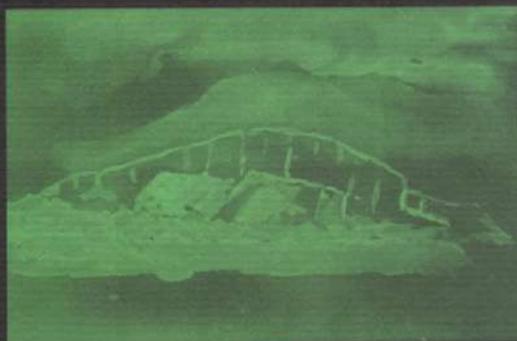
Oxent Miesseroff



Oxent Miesseroff

Au maquis de Barrême

Souvenirs en vrac



PETITE BIBLIOTHEQUE DU MALSEANT



Introduction

Oxent Miesseroff est une des principales personnalités de mon livre sur l'histoire du naturisme de la région marseillaise. Ce bulletin est un chapitre que j'ai finalement retiré.

Né le 29 juillet 1907 à Moscou, aîné d'une famille de trois enfants d'origine arménienne issue de la bourgeoisie francophone et anarchiste individualiste, Oxent Miesseroff fuit la Russie à l'âge de 17 ans.

Son pseudo de maquisard était Mattei mais depuis sa plus tendre enfance, on l'appelait Aliocha ou Liolia. Souvent, chez les Russes, on donne des surnoms et diminutifs qui peuvent n'avoir que peu de rapport avec le prénom d'origine.

À la fin de la seconde guerre mondiale, avec sa femme Génia, ils réanimèrent deux associations marseillaises : les Naturistes de Provence et les Libres Culturistes de Provence et créèrent un terrain naturiste dans le XIII^e arrondissement de Marseille à la Vieille Chapelle entre 1947 et 1959. Le club déménagera ensuite à Aubagne pour finir à Roquefort la Bédoule en 1990.

Au maquis de Barrême

Au milieu des années 70, Aliocha écrit un livre de cent vingt-trois pages sur ses souvenirs de résistant au maquis de Barrême, un livre qu'il a longtemps hésité à entreprendre.

Connaissant et appréciant son goût pour l'écriture, ses anciens camarades du maquis insistaient pour qu'il rédige enfin ses souvenirs, mais nombre d'entre eux étaient loin d'imaginer la vision qu'avait Aliocha de cette période. Si, aujourd'hui, une approche critique de la Résistance française est admise, le sujet était encore tabou dans les années 70. Malgré les trente ans passés depuis la fin de la guerre, sa mémoire restait intacte. Son esprit juste et honnête lui interdisait d'enjoliver, pour les rendre héroïques, aussi bien ses actes que ceux des autres qu'il avait côtoyés. Pour autant, il ne se présentait pas comme un historien et il nous expose plutôt ses souvenirs et une suite de réflexions personnelles. Il inverse même les rôles en nommant son lecteur « cher historien » en référence à ceux qui n'ont pas, ou peu, fait partie de la Résistance mais qui en savaient, soi-disant, plus que lui. Son but était plus de rendre compte de l'ambiance que de conduire une étude chronologique inutile car déjà réalisée de nombreuses fois. Aucun éditeur ne désirant publier ce livre de souvenirs dérangeants, Aliocha le fera imprimer à compte d'auteur. « Le charme discret du maquis de Barrême » sera édité en 1978 par l'imprimerie Edit. La critique

lui reprochera de salir l'esprit de la Résistance, de donner une image déplorable du maquis Fort de France et Aliocha se fâchera avec nombre de ces « ex-scouts » devenus depuis de « bons bourgeois ». La levée de boucliers qui suivit la publication le renforça dans l'idée que sa décision était la bonne, s'agissant pour lui « d'une entreprise de démystification et de salubrité ».

Vivant en compagnie de Russes et ne connaissant pas de Français, son entrée au sein de la Résistance ne fut pas très aisée. Malgré tout, il s'engagea en 1943 à la suite de l'occupation de la Zone Libre par les Allemands le 11 novembre 1942. Lyon est alors la plate-forme de cette Résistance. L'état-major des Mouvements unis de Résistance (MUR, créés en janvier 1943 sous l'égide de Jean Moulin) est rapidement mis en place et des écoles du maquis voient le jour. C'est dans ce contexte qu'Aliocha, comme de milliers d'autres, s'inscrit à l'Organisation de la résistance armée (ORA) des Forces françaises de l'intérieur (FFI).

Le goût pour l'aventure le portait mais cela n'explique pas totalement son engagement :

« Les nazis exterminaient femmes et enfants par trains entiers, que celui qui le savait et ne faisait rien n'était pas un homme, que nous étions venus au maquis pour lutter contre Hitler et pas pour mener une existence de rats d'égoûts »

Par-dessus tout, c'était donc une question d'honneur. Pourtant, l'image qu'il se faisait de la France était profondément écornée depuis quelque

temps. Cette situation où, dans la zone non occupée par l'ennemi, les Français se souciaient peu de ce qui arrivait au reste du pays, voire en Europe, le perturbait. Sous son pessimisme sarcastique, il était toujours prêt à s'engager dans des combats perdus d'avance, conséquence d'un esprit profondément idéaliste, voire utopiste, que rien ne freinait. Choqué par les injustices et les inégalités sociales, il était sidéré par les sommes que les hommes pouvaient dépenser pour leurs animaux domestiques alors que des millions d'enfants ne mangeaient pas à leur faim. Durant la guerre, il ne pouvait s'expliquer la cruauté des gens alors qu'ils ne savaient « pas quoi faire pour le plaisir de leurs toutous ». C'est donc aussi pour combattre ces inégalités qu'il se devait de s'engager dans la Résistance. Exposant ses motivations à ses camarades, ceux-ci lui rétorquaient, goguenards : « Tu n'es qu'un farfêlu et certainement un fada » ne comprenant pas toujours ce qu'un Russe pouvait faire dans le maquis à leurs côtés. Ces réflexions ne le déstabilisaient pas car il avait à l'esprit ce que l'Europe deviendrait sous la dictature nazie :

« Nous aurions dû assister, indignés mais impuissants, à la destruction des sous-hommes' : Polonais, Juifs, Bohémiens... et rentrer dans une longue ère d'esclavage sous le fouet d'un dictateur fou entouré d'une bande de sadiques ».

Pour autant, il ne considérait pas les militaires allemands comme responsables de cette guerre car ils y avaient été entraînés comme lui, ce qui ne l'empêchait pas de les tuer dès que

l'occasion se présentait ; il visait juste et sans haine. Matteï était son nom de maquisard ; ce surnom le suivra toute sa vie et il s'en amusera souvent. Il est l'archétype de l'anti-héros. Il sait juste « mieux serrer les fesses que les autres ». A aucun moment, il ne cherche à se glorifier de ses actes. Ses énoncés et anecdotes sont toujours exprimés sous le sceau de l'humour et de l'autodérision. Blessé à la cheville lors d'un entraînement, il ne peut pas se déplacer rapidement quand une alerte survient et c'est tout naturellement qu'il propose qu'on le laisse sur place avec une mitrailleuse et quelques grenades en promettant de se faire sauter pour qu'on ne le capture pas et pour éviter les tortures. Plutôt que de sous-entendre que son acte est noble, il le décrit comme le résultat d'un comportement perfectionniste. Il ne prétend pas être meilleur qu'un autre, il dit juste avoir eu beaucoup de chance. Ce qui ne l'empêche pas d'égratigner, en toute honnêteté mais sans méchanceté, l'état d'esprit de la plupart des Français :

« Combien de gens ont monté des barricades dans des rues où les Allemands n'avaient aucune chance de passer et se sont fait photographier dessus, les armes à la main, en héroïques sauveurs de la Patrie... »

Il porte un regard aussi très critique envers certains maquis dirigés par de véritables bandits n'ayant d'autre but que de se remplir les poches. C'est ainsi qu'il quitte son premier camp durant l'hiver de 1943 qui était dirigé par un ami de Spirito et de Carbone

(voyous qui collaboraient avec les nazis) pour se rendre au maquis de Barrême. Là, il retrouve un groupe très jeune et se sent enfin à sa place.

« Il était jeune, beau, intelligent, courageux, magnanime comme les héros d'Alexandre Dumas »

Celui qui lui redonnera du courage et de la foi, est un Martiniquais, le Capitaine Gérard Pierre-Rose alias « Manfred », aussi appelé « Prince », ses surnoms de maquisard. Dans son livre, Matteï n'est pas avare d'éloges envers cet homme d'exception qui savait galvaniser et rassembler les troupes. En l'honneur de son chef, le maquis prend le nom de Fort-de-France, « fort » comme lui tout en faisant référence à ses origines. Il était le chef de plusieurs secteurs du maquis, ceux de Barrême, de Mézel et du Bras d'Asse. A ses côtés, Matteï comprend qu'un grand chef n'est pas nécessairement celui qui détient la science militaire mais celui qui a du charisme. Le maquis Fort-de-France, constitué d'une douzaine de gamins, se divisa en deux le 15 mars 1944 pour mieux étendre son influence. Ces petits groupes se voyaient régulièrement renforcés par d'autres arrivées. Manfred leur confie la responsabilité de gérer la route Napoléon et la nationale Sainte-Croix qui sont des axes importants pour l'occupant. Ce sont, en somme, une vingtaine de gamins inexpérimentés qui veulent interdire aux Allemands d'accéder à des villes entières. Ils doivent mener des actions d'embuscade, de filatures de miliciens, de transmission des informations et de sabotages. Ils

réaliseront quatre principales actions d'embuscade, participeront à l'arrivée de parachutistes américains, arrêteront des Waffen SS français et exécuteront un membre de la Gestapo. Durant ces actions, où les pertes allemandes sont nombreuses, ils compteront quatorze morts dans leurs rangs, dont Manfred, exécuté le 18 juillet 1944 à la Barre d'Auran. Selon Matteï, l'action du maquis a été un grain de sable nécessaire à la victoire finale. En immobilisant d'importantes troupes de la Wehrmacht, contraintes de rester dans la région pour protéger les voies de communication (de Digne à Castellane), les Allemands n'ont pu s'opposer au débarquement en Méditerranée, ce qui a donc sauvé des vies de soldats des forces alliées. C'est leur seul vrai exploit d'après Matteï.

Les pensées de Manfred rejoignent très souvent celles d'Aliocha :

F. F. I.
FORCES FRANÇAISES DE L'INTERIEUR
ORGANISATION de RÉSISTANCE de l'ARMÉE

R. 2

NOM : MI ESSEROFF
 Prénoms : Oxent
 Pseudo : "Matteï"
 Adresse : 72 Rue Sinac, 72
 M A R S E I L L E (B. D. U. R.)

Entré dans la Résistance le 1/9/43
 En qualité de Sergent Chef de G.
 Position nouvelle FORT DE FRANCE
 Démobilisé.

MEMBRE ACTIF

Le Secrétaire

M A N E
 M A R S E I L L E, le 2 11

Fac-similé de la carte de FFI d'Oxent Miesseroff

« Ne tuez pas un soldat ennemi inutilement, nous ne sommes pas des nazis, nous sommes français et nous ne faisons pas ce qu'ils font, sinon, ce n'est pas la peine de se battre. »

Qu'il s'agisse des Allemands ou des Alliés, il respectait profondément ceux que leur nation avait entraînés dans cette guerre. Selon lui, Manfred était unique, plus jamais il ne rencontrera quelqu'un doté d'un tel charisme. Manfred partageait tellement les idées d'Aliocha qu'il lui avoua un jour avoir fréquenté le Sparta Club et s'y être senti très à l'aise ; anecdote qui resserra encore plus les liens amicaux entre les deux hommes.

« Nombreux sont, parmi ceux qui plantaient leurs balles au cœur d'une cible, ceux qui ratent au combat les objectifs volumineux. »

A côté de Manfred, la plupart faisaient pâle figure, même des militaires de carrière, aussi bien étrangers que français. Le comportement devant la mort ne correspondait pas forcément à ce que la plupart s'imaginaient. Ces militaires de carrière qui passaient des heures à expliquer comment ils allaient faucher les Allemands et qui se retrouvaient pétrifiés devant l'ennemi constituaient une énigme pour Matteï qui n'envisageait jamais de fuir ses responsabilités. Un de ces militaires qui avait juré de mitrailler les Allemands n'eut même pas à combattre, il mit fin à sa carrière en se logeant tout seul une balle dans le genou. Le livre de Matteï n'a pas pour but de déshonorer l'Armée, juste de relater clairement ce qu'il a ressenti et vécu, ce que beaucoup auront du mal à accepter à sa sortie. C'est que Matteï est incroyablement face à certaines anecdotes, comme celle qui prétend qu'un homme aurait détruit six blindés allemands avec un revolver. Et les tiroirs de l'armée en sont pleins ! Matteï nommera cette narration idéalisée l'art du « bidonus ». Le bidonus est la faculté de transformer quelque chose de trivial en un acte prodigieuse-

ment héroïque, presque surréaliste. Matteï, pour plaisanter, lui octroie une origine latine pour mieux se moquer de ces pseudo-historiens qui grossissent le trait de faits banals, en temps de guerre, au point de les rendre parfois grotesques. « Le bidonus est à l'histoire ce que le parfum est à l'eau de Cologne, ce que l'Éparcyl est à la fosse septique ». Le bidonus n'est jamais très éloigné de la vérité car c'est l'histoire qu'on veut entendre et « la vérité, n'est-ce pas ? C'est ce qui fait plaisir ! ». Matteï déclare aimer l'art du bi-



donus pour mieux le dénoncer et se moquer de ceux qui transforment l'histoire. « L'histoire sans bidonus, c'est comme une manif sans flics. Ça n'a aucun cachet ». Les Américains eux-mêmes ne sont pas épargnés par le bidonus : ils proposaient aux maquisards des cigarettes et du chocolat en échange d'objets allemands, comme des képis ou des baïonnettes, qu'ils envoyaient ensuite à leurs fiancées en décrivant les combats au cours desquels ils avaient pris ces trophées. C'est notamment à cause de cette franchise que son livre sera mal perçu par les anciens résistants, qui ne pouvaient pas tolérer autant d'offenses.

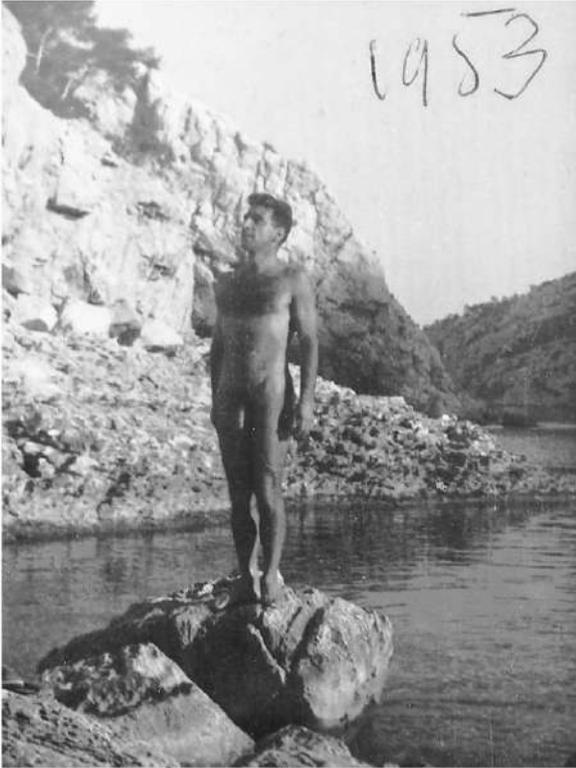
« Des coups de feu nous ont réveillés. Les Allemands tiraient avec des balles traçantes vers le tunnel, les nôtres commençaient à répondre, c'était joli à voir, de petites boules flambantes rouges décrivaient des arcs gracieux. Je tremblais de tous mes membres, j'étais transi par la rosée, mais je craignais que mes camarades s'en aperçoivent et pensent que j'ai peur. »

Aux yeux de nombreux camarades, il passait souvent pour un inconscient, mais pas à ceux de ses chefs, qui le considéraient comme un vieux « roublard ». C'est ainsi que, ayant passé dix jours à faire soigner sa cheville blessée à l'Hôtel de la Gare à Haute-Melle, il discuta certains soirs avec des collobos sans se faire repérer par les gendarmes qui buvaient un café à côté. Ces farces, faites au nez et à la barbe de la maréchaussée complice de Vichy, permettaient surtout, selon lui, d'apporter un peu de gaieté à la vie souvent très tendue du maquisard. « En véritable amateur de bidonus, j'apprécie davantage le souvenir d'une blague réussie que celui d'un combat héroïque ». Malgré les risques, il lui arrivait de sympathiser avec des Allemands le temps d'une soirée autour d'un verre, comme dans ce bar où il jouait une valse de Strauss au piano. Des électriciens al-

lemands se mirent à danser et vinrent lui parler, il leur répondit :

« Vous savez que la guerre est perdue pour vous. Tout ce que vous pouvez souhaiter maintenant c'est qu'elle finisse au plus tôt. Vous allez être prisonniers ici. Préparez-vous des vêtements civils pour fausser compagnie à vos chefs, au cas où ils voudraient organiser une résistance ou un baroud d'honneur ! »

Ses supérieurs savaient qu'ils pouvaient compter sur lui. Il accomplissait donc des missions délicates, comme



celle d'arrêter un ancien chef soupçonné de vol de matériel qu'il dut finalement tuer pour se défendre. Quant aux collabos présents autour de Barrême, il se moquait d'eux ouvertement en déclarant : « Si je devais périr par leurs mains, je risquais auparavant de mourir de vieillesse ». Ceux qui représentaient le véritable danger, c'étaient la Gestapo, la milice et la police françaises.

« Les Allemands ont mis en route des mortiers et leur tir était moins énervant que celui des mitrailleuses ». Il doit sa survie au maquis à la chance. Une chance insolente qui l'aura accompagné toute sa vie et qui le sauvait miraculeusement au dernier moment. Une des anecdotes les plus frappantes se déroule au col des Robines, où la culasse de sa mitrailleuse, placée quelques secondes avant devant sa bouche pour plaisanter, reçut une balle. L'espérance de vie d'un résistant clandestin était estimée à six mois.

Durant cette période, Matteï se découvre une personnalité qu'il ne soupçonnait pas. Après un moment d'adaptation, où il estime « éccœurant le fait de pouvoir être tué à n'importe quel moment », ce

risque, finalement, l'indiffère. Autant il a peur d'être blessé gravement et de souffrir, autant il accepte la mort. « Rien n'est important, rien n'est sérieux. La vie ne vaut rien ? Le reste non plus ! ». Plus la fin de la guerre approchait, plus les Allemands recouraient à la torture. La peur de se faire capturer était constante, d'autant que certains villageois n'hésitaient pas à renseigner l'occupant contre une bonne récompense. Matteï s'endormait toujours avec deux grenades à portée de main et il s'entraînait à les dégoupiller dans sa poche en cas de surprise au réveil. A l'armistice, selon ses dires, il mettra deux ans à retrouver un état psychique normal. Certains souvenirs sont plus tenaces que d'autres. La souffrance des blessés le marquera à jamais. Trente ans plus

tard, son cœur se soulève en y pensant :

« C'est comme le chœur antique d'une tragédie de Sophocle, une plainte qui sort de cinq cents poitrines à la fois (...) des cadavres jetés en tous les sens sur la route, des blessés qui se tordent en se tenant le ventre, ce râle humain et inhumain à la fois qui monte et vous emplit les oreilles. »

Cela aurait été à refaire, si se serait sûrement réengagé, car il ne regrettait aucun de ses choix. Par contre, quand on lui posait la question, il disait clairement qu'elle était ridicule car rien ne lui

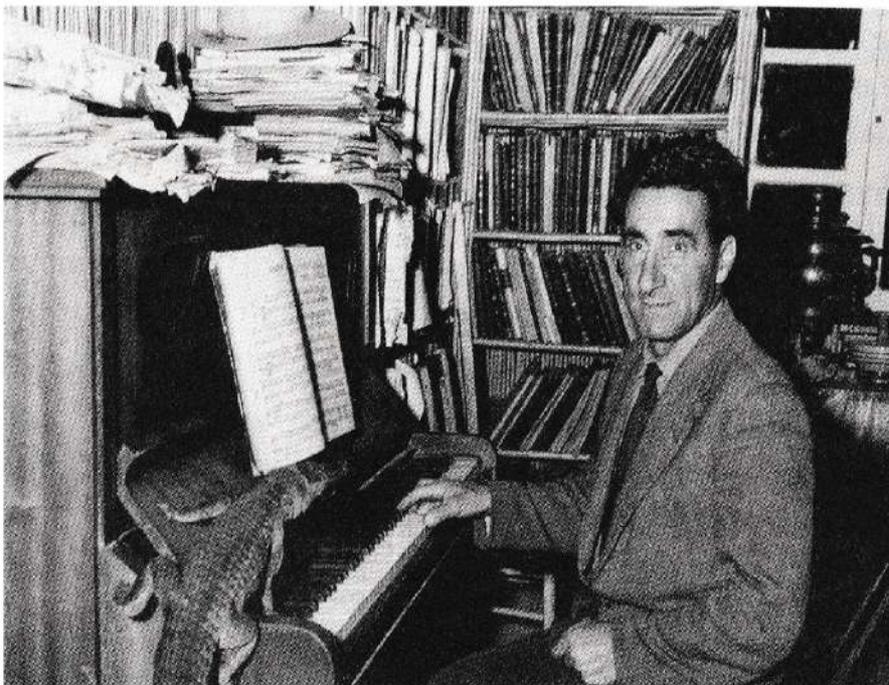
garantissait de revivre les mêmes situations et de s'en sortir. Au début, Aliocha assistait tous les ans à Barrême aux commémorations en hommage à la Résistance. A la suite de la publication de son livre, il y renonça.

A la fin de la guerre, il retrouva à Marseille des amis du maquis et il en initia une partie au naturisme. Certains d'entre eux rendaient à toute la famille Miesseroff différents services en souvenir du maquis : soins dentaires gratuits, aide au divorce de Génia assuré par un ex-maquisard et entrées utiles à la Préfecture, dont l'hôtesse d'accueil appartenait à une famille de résistants des Basses-Alpes. Totalement indifférent à toute forme de reconnaissance officielle, il arborait ses décorations uniquement lors de démarches officielles « pour faire bien ». Il sera décoré de « l'Ordre de l'Armée » pour : « le 1er juin 1944, [s'être] révélé plein d'allant et de décision ». Sa citation fait état d'un élément « consciencieux et discipliné » ; ces formules l'amusaient beaucoup, lui qui était plutôt rebelle.

Imprimé en 1978, le livre « Le charme discret du maquis de Barrême » sera réédité le 18 avril 2006 sous le titre « Au Maquis de Barrême, souvenirs en vrac » aux éditions Egrégores de Marseille, avec une préface de Nicole Nivelle (Amanda Biot de son nom d'artiste) et un complément de sa fille Lola intitulé « Mon Père, ce héros ». Laissons la parole à Lola pour clore ce bulletin :

« Je sais que mon père n'était ni Robin des Bois, ni d'Artagnan, ni Martin Eden, mais que c'était un honnête homme, que sa vision singulière, et parfois bien naïve, de l'histoire est avant tout un cri de révolte contre toutes les oppressions, que son humour est une arme redoutable et que, bien plus que celui des fusils mitrailleurs, je peux être fière de l'emploi qu'il a toujours su en faire ».

L'humilité naturaliste veut que des grands noms de la Résistance de l'ombre ne se soient pas auto-proclamés « héros ». Parmi d'autres, citons Charles-Auguste Bontemps. Écrivain, libertaire, philosophe, poète, essayiste et rédacteur de la revue « Vivre d'Abord » de Kienné de Mongeot, comme l'a écrit « Le Monde » à la



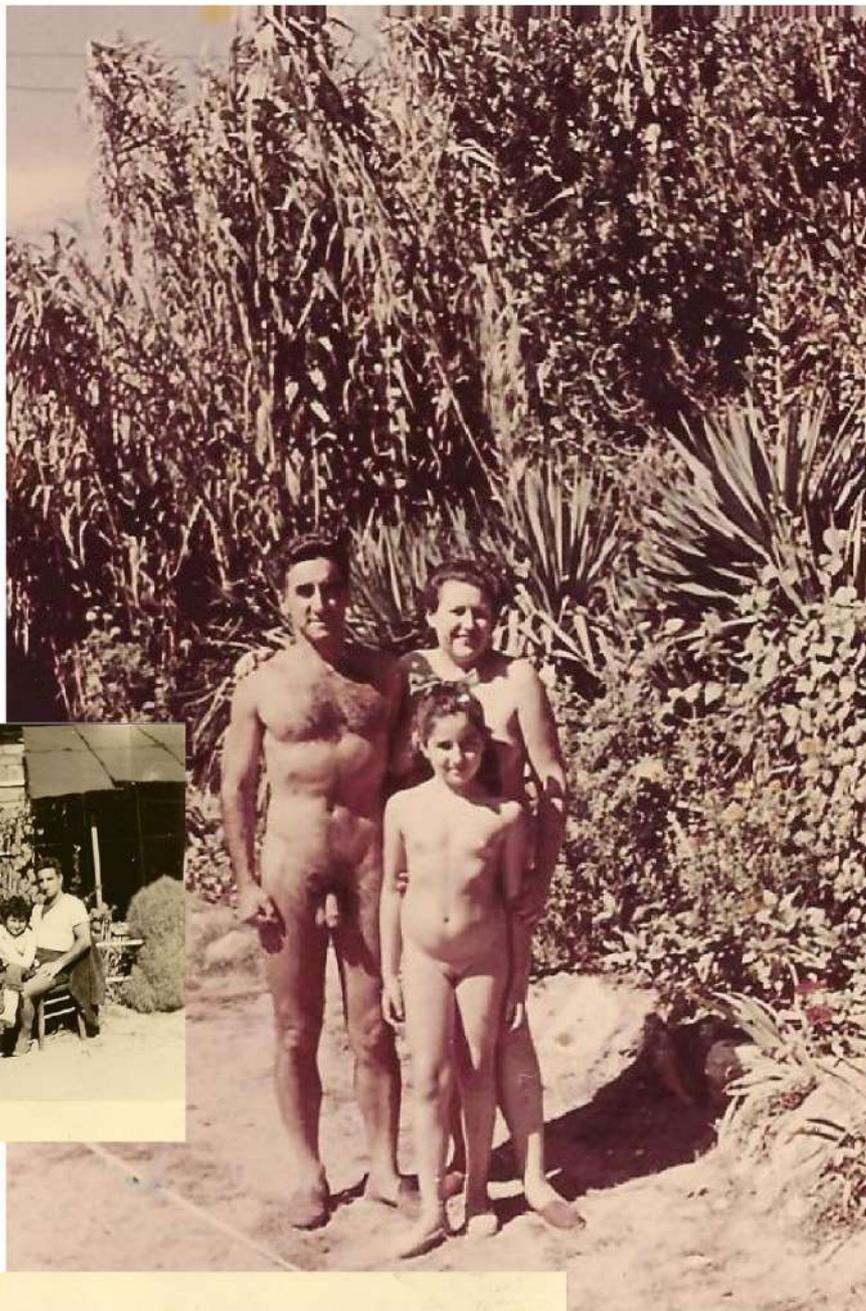
suite de son décès le 14 octobre 1981, « militant sans interruption dans les milieux non conformistes, il fut un adversaire résolu du racisme et de l'antisémitisme ».

Photos extraites du livre « Au maquis de Barrême » sauf celles citées ci-après :

Photo en page 5 prise dans les Calanques en 1953. Collection privée de Lola Miesseroff.

Photo en page 6 prise à la Vieille Chapelle en 1957. Collection privée de Lola Miesseroff.

Photo ci-dessous, Génia et Mattei dans le centre de la Vieille Chapelle. Collection privée de Lola Miesseroff.



Génia (à gauche) en famille

Photo ci-dessous, Lola dans le centre de la Vieille Chapelle vers 1954. Collection privée de Lola Miesseroff.

